

Pour la même époque l'abbé J. Engling rapporte l'événement suivant :

« Seit April 1847 hat sich unter den Geistlichen und Weltlichen hiesiger Stadt eine « literarische Gesellschaft » gebildet. Sie tritt wöchentlich zusammen unter dem Vorsitz des Advokaten J. Jonas, wobei H. Koch das Sekretäramt versieht. Die bekannten Mitglieder sind ausser den Genannten die HH. Adames, (Gebr.) Weber, Grimberger, Noel, Wies u. a. Es scheint, dass die Glieder dieser Gesellschaft sich ihre eigene literarische Ausbildung zum Hauptzweck gesetzt haben. » (17)

Lorsque l'éminent H. Stammer, depuis 1817 professeur de langue et de littérature allemandes à l'Athènée, obtint le 2. 5. 1850 un congé pour motifs de santé, Koch fut « temporairement chargé de la chaire de langue allemande. Il en devint titulaire provisoire le 25. 9. 1851 et titulaire définitif le 4. 9. 1853. » (18)

Entre ces deux dates se situe le point culminant d'une crise psychique dont nous ne savons pas s'il faut l'attribuer au « Weltschmerz », la monomanie typiquement romantique, ou bien à ce fameux « Hessenheitmwch » que d'aucuns ont voulu constater chez les meilleurs des poètes hessois. (18bis)

Dans une lettre datée du 25. 2. 1852 Koch avait sondé le « Konsistorialrat » Vilmar pour apprendre s'il n'y aurait pas moyen d'obtenir une situation en Allemagne. (Il brigua une place de professeur à l'Athènée de Fulda). Cette lettre resta sans réponse comme demeura sans suite une visite rendue au mois d'août de la même année à HASSENFLUG, qui s'était remis en selle à Cassel.

Quant aux termes de la supplique que Koch adressa le 30. 1. 1853 à son ancien protecteur, nous devons les reproduire pour deux raisons : d'abord parce qu'ils constituent un démenti à ceux qui avaient cru à l'assimilation de Koch, ensuite parce qu'ils nous ont permis de parler d'un voyage jusqu'à ce jour ignoré de tous ses biographes.

« Exzellenz ! Möchten Sie, wie vor fünf Monaten, noch einmal aus dem Gewühle des offiziellen Lebens, das Sie umgibt, Ihren Geist theilnehmend dem Geprüften und Leidenden zuwenden, wenn er die Hände flehend zu Ihnen hinüberstreckt ! . . . Retten Sie mich aus diesen Zuständen ! Sie gaben vor 14 Jahren dem Schiffbrüchigen den Boden wieder — vollenden Sie Ihr Werk und verpflanzen Sie ihn in seine heimatliche Erde ! Bis jetzt hat es zwar die Vorsehung nicht zugelassen, dass die Feinde meinen Heerd zerstörten. Aber, was ich in diesem elenden Partheigewühle, unter der Herrschaft immer wechselnder, und doch in politischer und religiöser Schwindelei sich immer gleichbleibender Leidenschaften gelitten, wie ich mir, mit der Waffe in der Hand, jeden Fussbreit Boden angstvoll behaupten, und einer Bande von Menschen, deren Einflüsse das Land zerfleischen, Respekt und Achtung förmlich abtrotzen musste. . . das weiss der Herr, der diese Zeilen segnen möge ! — Doch abgesehen von dem Allen — das Vaterland ! Die heimatliche Erde, die Sie aus stilleren, aber grösseren